

CONFERENCE DE PRESSE - JEAN LASSALLE  
14 avril 2006 – 15H30 – Hôpital de Garches

Je tenais avant tout à vous présenter deux de mes compagnons de route : Nicolas Krausz, qui est Directeur Général de l'APMM (Association des Populations des Montagnes du Monde) et Didier Hervé, Directeur de l'Institution Patrimoniale du Haut Béarn.

J'ai eu la chance d'avoir autour de moi, pendant je ne sais combien de jours, des garçons et des filles qui m'ont suivi jusqu'à deux heures du matin ou une heure et dès sept heures du matin. Ils ont été formidables.

Alors ce que je voudrais vous dire d'abord, c'est que vous, les médias, vous avez joué un grand rôle dans cette affaire parce que j'aurais pu m'en sortir en clown triste – encore que j'ai beaucoup de respect pour les clowns tristes, pour ce qu'ils représentent – mais je suis un député, et même si je ne savais pas comment l'on s'en sortirait, je voulais en tout cas être présenté comme un député du peuple, élu par le peuple, et pour servir le peuple. Et vous avez tous très remarquablement compris et accompagné le message, et je vous le dis d'autant plus du fond du cœur que je n'ai plus rien à vous demander, vous en avez déjà fait tellement, et d'une manière tellement incroyable en réussissant à dire les propos d'une manière plus vraie et plus forte que je ne voudrais le souhaiter moi-même que je voudrais vous dire merci.

En suite bien entendu, je ne savais pas comment cette affaire se finirait. C'est pour ça que j'ai mis autant de temps à mettre cette affaire dans ma tête.

Il y a un an et demi qu'elle y est comme un yo-yo. Le soir j'allais me coucher et je me disais : je vais le faire et je dormais mal la nuit, je me réveillais à 4h du matin et je ne pouvais pas dormir. Je me disais : c'est une folie, tu ne le feras pas, il ne faut pas que tu fasses ça. Et puis ça a duré et ça a duré, et, il y a un an et demi j'ai pris la décision que je le ferais et à partir de ce moment-là, j'ai eu un début d'apaisement qui est rentré en moi.

Ensuite il y a eu les premiers jours. Ça a été difficile mais moins que ce que je croyais.

Jean-Louis Debré, le Président de l'Assemblée Nationale, m'a mis une pression maximale pour me faire partir. Il m'a dit : « Un député, ce n'est pas fait pour faire la grève de la faim surtout dans la salle des Quatre Colonnes. Cela ne grandit pas la représentation nationale. »

Et puis il m'a dit : « je vais être obligé de te virer ». Je lui ai dit : « Est-ce qu'il y a un texte pour le permettre, tu vas en faire voter un ? ». Et il m'a répondu : « non mais je vais te faire empêcher de rentrer à l'Assemblée ». Je lui ai dit : « Mais, on reproche aux députés de ne jamais être à l'Assemblée, comment tu vas empêcher un député de rester trop à l'Assemblée ? ». Alors il m'a dit : « je vais me servir de mes pouvoirs de police ». Je lui ai répondu : « Je suis maire depuis trente ans, je connais les pouvoirs de police, heureusement ils sont encadrés, on ne peut faire n'importe quoi, on ne le fait que s'il y a un désordre sur la place publique ou dans un lieu public qui puisse entraîner le danger d'autrui. Hors moi je ne crée aucun danger, je suis là et simplement là ».

Et puis ça s'est arrangé, et je veux rendre hommage à Jean-Louis Debré qui a connu une période qui était inédite et nous avons trouvé ensemble et très facilement un accord : j'ai été placé dès le 4<sup>ème</sup> jour sous suivi médical comme ça il n'y avait pas le problème pour lui de la non assistance à personne en danger et pour moi le risque un jour d'être accusé d'avoir triché parce que je pense, et ça le professeur Melchior pourra le dire, que les prises de sang ça ne triche pas et j'en avais tous les jours.

Tout de suite après, j'ai du me confronter à une situation qui m'avait beaucoup effrayé et il y en avait deux : la première c'était la famille puisque la famille n'avait rien demandé dans tout ça. J'ai une épouse formidable. C'est une parisienne, dix générations de parisiens et suivants à Saint Ouen et dans le 15<sup>ème</sup> arrondissement mais elle, elle était dans son petit village de 150 habitants et moi je ne sortais plus de Paris ni la semaine ni le week-end...

Et puis mes garçons et ma fille qui ont été formidables dans l'accompagnement dès le premier jour où je leur ai expliqué ce que j'allais faire. Mon épouse m'avait dit : « ce sont tes enfants, ce sont les miens. Je te conseille de bien réfléchir à trouver les mots pour leur parler parce que le dernier a 8 ans. » Et ils ont compris et ils n'ont jamais, ils n'ont jamais émis le moindre doute lors des innombrables coups de fils que j'ai eus avec eux.

Le deuxième problème, c'était de savoir si je supporterai les regards croisés que je croiserai tous les jours dans cette salle des Quatre Colonnes. Parce que tout le monde n'avait vu que le miroir aux alouettes, c'est à dire le miroir qui permet à un député sur la cinquantaine, en mal de publicité, d'aller se faire un coup de pub pour se faire connaître et puis ensuite de rentrer chez lui. Ces arrière-pensées ont été pires que tout pour moi parce que c'est une question d'honneur. Et puis je savais que je devrais ensuite croiser tous ces regards dans lesquels je lirai la désapprobation, l'incompréhension, où je lirai peut être au mieux la compréhension... Puis, très rapidement, j'ai compris venant de tous les groupes parlementaires tout simplement de l'adhésion et beaucoup d'entre eux sont venus me dire : « Tu as fait ce que nous aurions du faire », et je leur disais : « c'est parce que vous avez souffert vous aussi beaucoup, sans que l'on se le dise jamais, que j'ai trouvé la force de le faire. »

Voilà, il y avait le miroir aux alouettes et l'autre partie du miroir qui était beaucoup plus difficile à tenir en restant digne car un député de la République doit rester digne. Il est debout, c'est un combattant ou alors il est couché et il est comme tout le monde comme tant d'autres qui sont malades et qui ne peuvent pas se lever... Mais, s'il est député de la République, il est à l'Assemblée Nationale qui dans le monde entier est devenu le symbole de la Liberté, de l'Egalité, de la Fraternité, et il se doit d'être à la hauteur de la situation. D'ailleurs, je dois dire que j'ai beaucoup de respect pour cette maison car tant d'hommes et de femmes ont donné leur sang pour que le peuple français y retrouve sa représentation à l'intérieur, digne.

Voilà, de ce côté-là j'étais très content parce que j'ai vu d'abord la réaction du personnel de l'Assemblée qui a compris immédiatement, avant même que je vienne lui expliquer et il s'est mis à me remercier avant même qu'il sache ce que je faisais et pourquoi je le faisais. Et puis, petit à petit, les députés sont venus. Ceux de mon groupe d'abord autour de François Bayrou qui n'a pas manqué un seul jour et tout ce qui est autour de mon parti, et puis tous les autres partis, puisque c'est transversal. Et j'ai vu que cette souffrance que j'exprimais à partir d'un fait caricatural, dans une petite vallée de 1 800 habitants où une usine qui n'avait aucun besoin de partir, partait uniquement pour cause d'arrangement, sans que les hommes et les femmes, les citoyens ne comprennent rien, était partagée. Puis j'ai vu que beaucoup de députés de tous les bords politiques, puisque c'est transversal, comprenaient et j'ai compris que les ministres aussi et puis tout ceux qui m'ont entouré, tous les amis qui m'ont entouré de leurs email et de leurs messages, tous les basques et tous les béarnais qui m'ont élu.

Alors maintenant un mot sur le fond.

On m'a dit : « Ce n'est pas l'attitude d'un député puisque tu es désespéré ». Alors j'ai répondu : « Mais tu crois qu'un homme qui se jette à l'eau pour en sauver un autre est désespéré ? Il a peut être peur au fond de lui, mais c'est un formidable acte d'espoir qu'il pose, c'est un acte de vie et c'est un acte d'amour. » Je ne suis pas un homme désespéré, je

suis un homme qui a plein d'espoir dans le cœur et, je le dis tous les jours, je me sens apaisé maintenant. Ça fait longtemps que je n'ai pas eu le sentiment, bien longtemps parce que je suis élu depuis 30 ans, d'avoir posé un acte aussi utile, parce que l'histoire de notre peuple et des peuples s'est faite parfois avec des gens dont on pense qu'ils n'ont pas de choses à dire ou à exprimer, des inconnus et des sans grades qui sont sortis de l'ombre l'espace d'un instant, pour y re-renter d'ailleurs tout de suite après, mais qui avaient quelque chose au fond d'eux-mêmes qui les dépassait et une souffrance qu'ils ne pouvaient pas taire.

Voilà, j'ai 30 ans de mandat public, j'ai tout essayé pour que le bon sens triomphe parce que je vais vous dire qu'aujourd'hui ce n'est pas une victoire, il n'y a pas de vainqueur ni de vaincu, ça n'aurait aucun sens et je serais en dessous de tout si j'imaginais l'espace d'un instant cela. Ce qui c'est passé aujourd'hui, c'est la volonté de tous ceux qui l'ont voulu, qui l'ont permis et ils ne se sont pas abaissés, même ceux que j'ai combattu. Ils ne se sont pas abaissés, ils se sont grandis. Parce qu'on grandit toujours quand on fait triompher le bon sens et le sens de la parole donnée

Voilà ce qui s'est passé. Alors bien sûr à ce moment-là, et à ce niveau là, je veux rendre hommage, un hommage assez appuyé, je ne pense pas que je trouverai les mots donc j'y renoncerai, à Jacques Chirac, le Président de la République Française, qui m'a appelé hier soir, et j'en ai été profondément ému, et qui m'a appelé aujourd'hui alors que j'étais hospitalisé. On me l'a passé et j'ai d'ailleurs cru que c'était le directeur de l'hôpital parce que c'est un gars qui sitôt me dit, c'est urgent. Et il me dit : « voilà, ça va être signé ». J'avais appelé mes amis et je leur avais dit, hier soir que le Président me semblait bien placé pour faire ça, parce qu'il avait beaucoup d'amis au Japon même s'il m'a dit qu'au Japon c'est encore plus difficile que chez nous parce que les pouvoirs entre l'économie et le politique sont encore plus séparés. Alors je les ai appelés pour leur dire que ça marchera mais peut-être pas demain... J'ai dit à Jacques Chirac au téléphone que je tiendrais le temps qu'il faudra, parce que je l'ai là, dans la tête, et je suis apaisé et je n'ai pas peur, je n'ai pas peur. Le professeur Melchior ne m'a rien caché, parce que je fais une grève de la faim au long cours, de comment elle pouvait s'achever. Je n'ai pas peur et je ferai ce qu'il faudra. Maintenant, si cela peut se terminer...

J'aime le printemps, j'aime le formidable printemps, j'aime ma famille, je vous l'ai dit, j'aime mon village, j'aime ma vallée, j'aime les basques et les béarnais, j'aime mon pays, j'aime l'humanité. Je suis un citoyen de l'humanité. Voilà, si ça peut se terminer... Et Jacques Chirac m'a dit : « c'est fini, c'est signé, j'ai appelé le PDG ». Alors je veux vraiment lui rendre cet hommage que vous comprendrez.

Je veux aussi remercier Dominique de Villepin qui est venu me voir dans ma chambre alors que je faisais la sieste. On m'a réveillé un peu précipitamment, pourtant j'avais du mal à m'endormir et on m'a dit, « il faut que tu te lèves parce qu'il y a le Premier Ministre qui est là ». J'ai dit je vais essayer de le faire, et il a pris le temps que je me trouve bien. Il m'a proposé à nouveau de renoncer à ma grève de la faim, je lui ai dit : « ça, je ne peux pas, je renoncerai le jour où il y aura l'accord, parce que j'ai rencontré beaucoup de grévistes de la faim, ils m'ont montré des textes qui n'était pas aboutis et ils m'ont dit : « on nous a promis que cela se passerait, cela ne s'est jamais fait ». Il m'a dit : « Oui, mais cela va faciliter les choses. » Je lui ai répondu que cela ne facilitera rien du tout parce que si vous n'arrivez pas à écrire demain ce qu'il faut écrire, vous n'y arriverez pas dans 3 mois parce que je serai mort, et si je ne suis pas mort je serai un intérimaire de la grève de la faim et je dois finir tant que j'y suis. Voilà. Alors il m'a dit de prendre soin de ma santé et je lui ai répondu que mon docteur, admirable docteur de l'Assemblée Nationale, le docteur Nathalie Guiral, et le

professeur Melchior y veillaient. J'avais même reçu un check up lundi dernier du professeur Melchior, en plein accord avec le docteur Guiral et qui m'avait dit bien sûr que je devais faire attention mais que j'étais encore bon pour le service.

Et bien sûr, je veux aussi remercier Nicolas Sarkozy parce que ses services m'ont apporté de bonnes nouvelles et elles étaient sans ambiguïté et j'ai pu y apposer mon paraphe.

Et je veux remercier François Loos, ministre de l'industrie, qui a été le premier à prendre des contacts avec les responsables de Toyotal au Japon.

Alors voilà, je pense que maintenant le plus simple est que je réponde à vos questions. Je voulais simplement vous dire avant qu'au delà de ce fait caricatural, vraiment caricatural, dans une vallée de 2 800 habitants qui en avait 12 000 en 1910, 2 800 aujourd'hui, cette usine qui partait sans avoir besoin de partir et qui sonnait la mort d'une vallée de plus, « un valle perdido » comme le disent mes amis, mes frères espagnols. J'ai été engendré dans la terre aragonaise à 2 200 mètres d'altitude, le soir où mon papa et ma maman m'ont élaboré en plein air parce qu'ils étaient tellement pressés de me faire qu'ils n'ont pas eu le temps de rentrer dans la cabane, c'était des bergers et c'est de là que j'ai tiré un petit peu de l'indépendance de mon père et de la liberté, de son côté homme libre. Voilà, pour ma mère, c'est pareil.

Et je veux vous dire que cette vallée, comme tant d'autres vallées en France, en Europe et dans le monde car je suis Président de l'APMM, se meurent en silence, dans le silence angoissé des hommes qui n'osent plus parler, c'est-à-dire de ceux qui se sont tus par angoisse et par résignation parce qu'ils pensent qu'il n'y a plus rien à faire, tous les services publics sont partis, on ne trouve plus de médecins. Tout ce qu'il pouvait y avoir comme artisans et commerçants ont fermé leurs portes parce qu'ils ne trouvaient pas de successeurs, parce qu'on ne les avait pas formés. Les vieux et les paysans, ceux qui restaient pour tenir la maison, n'avaient pas de fils pour leur succéder et au soir de leur vie, ils pleuraient sur le pas de leur porte parce qu'ils savaient que depuis la longue chaîne de l'humanité, la longue chaîne de l'histoire, ils étaient les seuls à ne pas avoir transmis le flambeau. Il y avait eu des guerres et même des guerres civiles, il y avait eu des frères tués, des pères et des fils mais toujours il y en avait un qui allait prendre la suite de la propriété. Maintenant c'est fini, ces terres qui restent abandonnées où les arbres rentrent dans les cuisines et des amis qui ne savent pas, qui ne comprennent pas le sens profond de ce que représentent ces terres pour chez nous, où tant d'hommes ont donné le sang de leur poitrine pour qu'elles restent ce qu'elles restent, c'est-à-dire libres, libres, libres, sont maintenant achetées par les allemands, les anglais et les français qui avaient des sous et qui viennent placer de l'argent sur des terres qui n'avaient donné que des sueurs, que des sueurs et des joies et qui avaient été émaillées par les chants des montagnards et des hommes de la montagne parce qu'ils chantent toujours ! Ils chantent le jour où le désespoir arrache leurs entrailles parce qu'ils ont perdu leur père ou leur fils ; ou le jour où leur joie les fait exploser parce qu'ils ont eu leur enfant ; le jour où ils ont décidé d'aller faire la fête ; le jour où ils ont décidé ensemble qu'ils allaient combattre pacifiquement comme le font, presque toujours, les hommes des campagnes et des montagnes.

Et puis je voulais dire aussi, ce que mon père me disait toujours, c'était un montagnard et un berger. Il me disait : « Il ne faut renoncer jamais, si tu crois que c'est là ton chemin, et puis tu y réfléchis, ne renonce pas, ne renonce pas parce que si tu renonces, tu ne te retrouveras pas et tu te perdras ». Et il me disait : « La main de la ville et de la campagne sont celles d'un couple qui doit avancer uni. Et si l'une ne va pas bien, c'est l'autre qui ne va pas bien et c'est tout le système qui ne va pas bien. Et la main de la ville n'allait pas bien, la main de la campagne n'allait pas bien puisque la main de la campagne mourrait dans un silence pesant, dans un silence que rien ne pouvait rompre. De très beaux romans et de très beaux films ont été

tournés mais c'étaient des romans et des films qui racontaient une histoire passée, avec nostalgie.

Alors puisque vous êtes aujourd'hui devant moi, j'espère que de nouveaux romans vont sortir avec de nouveaux films, porteurs d'espoirs, pour remettre à la mode ces pays formidables, ces pays qui n'ont besoin, qui n'ont jamais eu besoin de personne pour dire qu'ils représentaient un pan de l'humanité et qu'ils étaient garants du reste du monde comme le maire de Paris est garant de la tour Eiffel et de l'Arc de Triomphe qui sont pourtant nos bien communs à tous. Nous n'avons pas besoin de recevoir les directives illisibles que nous recevons de l'extérieur et nous n'avons pas besoin, mon frère berger n'a pas besoin de remplir un document de quarante pages pour faire sa prime et l'aide communautaire. Parce qu'avant il suffisait d'une page pour la faire et on l'affichait à la mairie et il n'y avait pas besoin de contrôle européen parce que tout le monde savait ce que Pierre, son père, Jean ou Jacques avaient.

Et puis je veux dire qu j'ai vu tout ce malheur dans un magnifique livre de John Steinbeck, Les Raisins de la Colère où les mémés meurent en haut de ces convois d'exode, avec leurs fils qui leur tiennent la main en disant : « ne t'en fait pas, on va vers un lieu où un monde meilleur nous attend et où nous sommes attendus ». Et aujourd'hui ce rêve existe, pour des enfants de chez nous, de nos terres, mais aussi des enfants du monde entier, de toutes couleurs, de toutes croyances... Et ils trouvent quoi ? Ils ne trouvent rien ! Ils trouvent des parois immenses, ils ne trouvent pas de logement, ils ne trouvent pas de travail car il n'y a pas de travail, et ils tombent sur, pour faire facile mais sans être méprisant, des barbus ou des jeunes de bandes qui n'ont pas d'espoir en la vie, qui sont des bandes organisées et qui demain seront des mafias parce qu'ils n'ont plus de sens dans la vie. Et ils se perdent, ils se perdent sans espoir... Et ces banlieues grossissent en mangeant le terrain, les territoires comme chez nous dans la campagne, en englobant tout, sans que personne n'y trouve remède. Et c'est là une des grandes limites pour nous, les hommes politiques, parce qu'on m'a dit aussi « tu avoues l'impuissance du politique ». Non ! Je n'avoue pas l'impuissance du politique, le politique est nécessaire, l'Etat est plus que jamais nécessaire et aujourd'hui il nous faut trouver de nouveau le dialogue avec le peuple pour que le jour de l'élection, il n'oublie pas de voter à 50% et que ceux qui s'y rendent ne votent pas à 50% d'entre eux, désespérés. Il faut retrouver, il faut que les yeux se décillent, il faut que les bouches s'ouvrent de nouveau. Il faut que nous sachions retrouver le langage des hommes libres qui se parlent. A ce moment-là, les hommes et les femmes politiques reprendront de la force et ils recueilleront dans les institutions de la France, de l'Europe, les moyens de régulation qui manquent tant dans le monde qui s'est aujourd'hui invité à nous et dont nous devons impérativement tenir compte. Et à ce moment-là, c'est une grande phase d'espoir, d'humanité et d'avenir qui va s'ouvrir à nous comme à ceux qui, au lendemain de la guerre, lorsque l'Allemagne et de la France étaient hachées, se sont mis gentiment au travail et ont reconstruit pierre par pierre

FIN